

« Ballade pour trois baleines »

Michel Vaïs

Numéro 26 (1), 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29440ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1983). Compte rendu de [« Ballade pour trois baleines »]. *Jeu*, (26), 128–128.

«ballade pour trois baleines»

Spectacle composé de trois pièces: *Équivoque* de Diane Bégin, mise en scène par Louise Laprade, avec Pol Pelletier et Suzanne Lemoine; *Ballade pour trois baleines* de Lise Vaillancourt, mise en scène par Pol Pelletier, avec Suzanne Boisvert, Alice Ronfard, Myriam Cyr, Suzanne Lemoine et Lise Vaillancourt; et enfin, *Martha Jenkins* de Lise Vaillancourt, mise en scène par Louise Laprade et interprétée par Pol Pelletier. Scénographie: Ginette Noiseux; éclairages: Alice Ronfard. Au Théâtre Expérimental des Femmes, du 2 novembre au 18 décembre 1982.

Les trois pièces, fort disparates, qui forment ce spectacle, ont en commun un sens de l'humour à la fois neuf et décontracté, tonique et sans prétention. Le premier sketch constitue un curieux poème à deux voix entre deux personnages féminins nommés Mardi gras et Mercredi des cendres. Éternelle recherche de la mère qui est en soi (qui est antérieure à l'autre? qui est jaillie de l'in-



Équivoque de Diane Bégin, avec Suzanne Lemoine et Pol Pelletier. Photo: Anne de Guise.

térieur de l'autre?), cet échange verbal sans queue ni tête s'avère fort attachant. D'ailleurs, pourquoi faut-il toujours une queue et une tête à tout?

En deuxième partie, le plat de résistance de la soirée se présente comme une petite commedia dell'arte avec ses apartés, ses lazzi et son jeu outrancier. Il s'agit d'une conversation édifiante sur les baleines, un peu audacieuse par les images qu'elle suscite, mais fort agréable. Le tout se détache sur un immense rideau de plastique transparent, où un tableau multicolore fait d'éclaboussures de peinture est créé sous nos yeux par Ginette Noiseux, au cours de la représentation.

En dernière partie, Pol Pelletier en robe de chambre, sa longue crinière déployée, incarne une troublante Martha Jenkins, artiste américaine de cinéma, belle et vraie, démystifiante et directe comme une tranche de cinéma-vérité.

L'ensemble du spectacle est frais et intelligent. Il démontre les progrès d'une écriture originale, moins revendicatrice qu'à ses débuts, parce que plus sûre d'elle-même et affirmative. Il restera toutefois aux auteures du T.E.F. à oeuvrer dans un style moins dense, moins vertigineux pour l'attention d'un public préoccupé par d'autres langages que celui des mots, afin de passer de la poésie *au* théâtre à une poésie *de* théâtre. Cela viendra, j'imagine, quand les thèmes du théâtre de femmes se rapprocheront du réel. Pour le moment, l'imaginaire est leur plus sûr refuge. Chaque chose en son temps.

michel vaïs